

La menace permanente des armes biologiques

LEONARD COLE

Les États et les terroristes fourbissent aujourd'hui des armes biologiques. Des contrôles plus stricts devront les dissuader de les utiliser.

Le 20 mars 1995, des terroristes tuaient 12 personnes et en blessaient 5 500 en libérant du sarin dans le métro de Tokyo. Cette attaque – dans l'un des pays les plus sûrs du monde! – aurait pu tuer des milliers de personnes si le mélange utilisé avait été plus pur.

Le sarin a été produit pour la première fois en Allemagne, en 1930. Une seule goutte mise au contact de la peau ou inhalée tue une personne en quelques minutes. Comme toutes les substances s'attaquant au système nerveux, le sarin bloque l'action de l'acétylcholinestérase, une enzyme nécessaire à la transmission de l'influx nerveux.

La secte responsable de l'attaque au sarin, Aum Shinrikyo («Vérité suprême»), cherchait aussi à mettre au point des agents biologiques. C'est une perspective effrayante, car, contrairement aux agents chimiques, les bactéries et les virus sont contagieux et se reproduisent.

Certains agents biologiques invalident les victimes, mais d'autres les tuent. Le virus *Ebola*, par exemple, tue jusqu'à 90 pour cent des personnes qu'il infecte en un peu plus d'une semaine : il provoque la dissolution des tissus conjonctifs, ainsi que des hémorragies ; au stade terminal, les victimes infectées sont prises de convulsions, projettent du sang contaminé tout autour d'elles, tandis qu'elles sont prises de convulsions, tremblent et se débattent dans leur agonie.

On ne dispose d'aucun traitement pour soigner une infection par le virus *Ebola*, et l'on connaît mal les mécanismes de contamination : on ignore si

la transmission se fait par contact avec les victimes, avec leur sang, avec leurs fluides corporels ou avec les corps morts, ou même si l'air que l'on respire est lui-même contaminant. Au cours de la dernière épidémie, au Zaïre, les autorités sanitaires ont imposé des mesures d'isolement dans certaines régions, jusqu'à ce que la maladie s'éteigne.

On s'effraie que des individus ou des États envisagent d'utiliser de tels virus comme arme. En octobre 1992, Shoko Asahara, le chef de la secte Aum, est allé au Zaïre avec 40 de ses adeptes. Officiellement ils partaient aider les victimes d'*Ebola*, mais une enquête du Sénat américain a montré qu'ils cherchaient à se procurer des échantillons du virus, pour les cultiver et les utiliser au cours d'attentats biologiques.

Aux États-Unis aussi, des personnes ont tenté de se procurer des organismes dangereux afin de fabriquer des armes. Le 5 mai 1995, six semaines après l'attaque dans le métro de Tokyo, Larry Harris, un laborantin de l'Ohio, commanda à un laboratoire spécialisé la bactérie responsable de la peste bubonique et s'est ainsi procuré trois ampoules de la bactérie *Yersinia pestis*.

L. Harris fut découvert, parce que, quatre jours après avoir passé sa commande, il téléphona pour demander pourquoi il n'avait encore rien reçu.

1. PENDANT LA GUERRE DU GOLFE, en 1991, des voyageurs ont dû porter des masques à gaz dans l'aéroport de Tel Aviv, en raison des menaces d'armes biologiques et chimiques que faisait peser l'Irak.



M. Milner, Sygma

Cette impatience et son apparente ignorance des techniques de laboratoire étonnèrent les responsables du laboratoire, qui avertirent la police. On découvrit que L. Harris était membre d'une association raciste. Pour obtenir la bactérie de la peste, Harris avait seulement eu besoin d'une carte de crédit et d'une fausse lettre à en-tête. Promulguée en avril 1996, en partie à la suite de cet incident, une loi américaine antiterroriste exige maintenant du Centre de contrôle et de prévention des maladies un suivi plus minutieux lors de l'envoi d'agents infectieux.

Qu'aurait fait L. Harris avec les bactéries? Il affirma qu'il voulait entre-

prendre des recherches pour lutter contre l'action des rats irakiens porteurs de «supergermes». S'il avait voulu obtenir un arsenal biologique, cela n'aurait pas été très difficile: à raison d'une division toutes les 20 minutes, une seule bactérie engendre un milliard de descendants en une dizaine d'heures. Or, pour certaines maladies, telles que l'anthrax (la maladie du charbon), l'inhalation de quelques milliers de bactéries est fatale.

Kathleen Bailey, une ancienne directrice adjointe de l'Agence américaine pour le contrôle des armements et pour le désarmement, est convaincue qu'un arsenal biologique complet pourrait être fabriqué, avec 50 000 francs de

matériel, dans une pièce de cinq mètres sur cinq. En effet, on peut cultiver, sans grands risques, des centaines de milliards de bactéries avec un équipement aussi peu élaboré qu'un fermenteur pour la bière et un milieu de culture contenant des protéines, un masque à gaz et une combinaison de protection en matière plastique.

Heureusement, le terrorisme biologique reste très limité. En septembre 1984, par exemple, 750 personnes ont été prises de malaises après avoir déjeuné dans divers restaurants d'une ville de l'Oregon. Ma Anand Sheela, qui fut jugée pour cet empoisonnement en 1986, avoua qu'avec d'autres membres d'une secte locale, elle avait



répandu des salmonelles sur les salades présentées sur des buffets, dans quatre restaurants de la ville ; les bactéries avaient été cultivées dans les laboratoires du ranch de la secte. Après deux ans et demi de prison, M.A. Sheela, qui avait été l'assistante du gourou de la secte, fut libérée et expulsée vers l'Europe.

D'autre part, les militaires ont peu employé les armes biologiques. Le premier de ces usages semble avoir eu lieu en 1345-1346, en Crimée, alors que la peste ravageait les rangs des attaquants mongols qui assiégeaient Caffa, un port de la mer Noire. Au moyen de trébuchets, les Mongols envoyèrent des cadavres pestiférés par-dessus l'enceinte de la ville ; la peste se répandit dans Caffa, puis, de ce port, vers les autres ports de la Méditerranée. Plus tard, en Amérique, un officier britannique distribua à des Indiens des couvertures contaminées provenant d'un centre de traitement de la variole, afin de déclencher une épidémie parmi les tribus indiennes. Enfin, dans les années 1930, des bactéries de la peste ont été utilisées par le Japon contre la Chine.

Aujourd'hui, un paradoxe se dessine : le nombre des États ayant ratifié les conventions internationales de destruction des armes chimiques et biologiques est plus important qu'il ne l'a jamais été, mais, simultanément, celui des États soupçonnés de fabriquer ces armes biologiques augmente. En 1980, seule l'Union soviétique avait été accusée par les États-Unis de violer la convention de 1972, qui interdit toute possession ou fabrication d'armes biologiques.

En 1989, la CIA estimait qu'une dizaine de pays construisaient des armes biologiques. En 1995, ce nombre atteignait 17 : l'Iran, l'Irak, la Libye, la Syrie, la Corée du Nord, Taiwan, Israël, l'Égypte, le Vietnam, le Laos, Cuba, la Bulgarie, l'Inde, la Corée du Sud, l'Afrique du Sud,

la Chine et la Russie (le gouvernement russe affirme avoir interrompu ses programmes d'armement biologique, mais les officiels américains en doutent).

Une réalité lugubre

Les cinq premiers de cette liste – l'Iran, l'Irak, la Libye, la Syrie et la Corée du Nord – sont particulièrement inquiétants, en raison de leur comportement. Après la guerre du Golfe, par exemple, l'Irak a reconnu avoir possédé des missiles Scud équipés d'ogives biologiques dès 1991. L'instabilité latente en Europe de l'Est, au Moyen Orient et en Asie du Sud-Ouest risque d'encourager un nombre croissant de pays à fabriquer des armes biologiques et chimiques.

L'élimination des armes biologiques et chimiques devrait être un objectif de l'ensemble des nations : on doit éviter

à tout prix un fléau d'origine humaine, dû au virus *Ebola*, par exemple.

Ce désarmement biologique est d'autant plus impératif que, dans de nombreux cas, toute la population ne pourrait être protégée contre une attaque biologique. Les vaccins préviennent certaines maladies, mais on ne peut vacciner toute la population contre toutes les maladies possibles. Les antibiotiques ne sont pas efficaces contre toutes les bactéries et de plus en plus de souches bactériennes résistent aux traitements. En outre, avec les méthodes du génie génétique, on pourrait concevoir de nouveaux organismes contre lesquels vaccins et antibiotiques seraient sans effet.

Les combinaisons de protection ne sont guère confortables, mais, heureusement, la plupart des agents biologiques n'agissent pas à travers la peau intacte : des masques à gaz et des vêtements usuels devraient suffire à protéger la plupart des personnes exposées contre de nombreux agents pathogènes, qui seraient alors détruits assez vite par le soleil et par la chaleur. Certains, toutefois, peuvent subsister indéfiniment dans l'environnement : l'île Gruinard, au large de l'Écosse, resta infectée par des bacilles charbonneux pendant 40 ans après les essais d'armes biologiques qui y furent réalisés dans les années 1940 ; selon Rex Watson, qui dirigeait le Département britannique de la défense chimique et biologique, si Berlin avait été bombardée avec des bacilles charbonneux pendant la Seconde Guerre mondiale, la ville serait encore contaminée.

Même si de nombreux Israéliens se sont habitués à porter un masque à gaz pendant la guerre du Golfe, on imagine difficilement d'imposer, pendant des mois ou des années, de tels équipements aux populations civiles vivant dans les régions exposées. Par temps très chaud, même les militaires ne supportent pas leur masque plus d'un quart d'heure.



Photo: Robert, Sygma

2. DES VICTIMES DU VIRUS EBOLA ont été enterrées dans des fosses communes, à Kikwit, au Zaïre, en 1995. La secte japonaise Aum a pensé utiliser ce virus comme une arme biologique potentielle.